

étude sur

Marivaux

L'île des esclaves

résonances

Gil Charbonnier
Danielle Jaines



L'ŒUVRE ET SES CONTEXTES

I. LA SOCIÉTÉ AU XVIII^e SIÈCLE

L'œuvre théâtrale de Marivaux est indéniablement liée à l'étude du sentiment amoureux. Le dramaturge se plaît à mettre en lumière les linéaments du cœur humain réticent à dire la passion qui l'anime. *L'Île des esclaves*, pièce écrite en 1725, s'écarte du sujet marivaudien par excellence, la découverte et l'acceptation de l'amour naissant. Le texte met en scène des personnages confrontés à un **retournement de situation sociale** : les maîtres deviennent des esclaves, les esclaves prennent la place des maîtres. À travers cette utopie* sociale, Marivaux analyse en fait les rapports de classe entre les maîtres et leurs domestiques, s'intéressant à un problème majeur de son époque. Le XVIII^e siècle est en effet une période de réflexion intense sur les structures politiques et sociales notamment.

Pour comprendre *L'Île des esclaves*, il est alors important de connaître la société dans laquelle vit Marivaux. Pourquoi assiste-t-on à la naissance d'un esprit critique qui ruine les fondements sur lesquels reposait jusqu'alors la société ? Quelles sont les caractéristiques du siècle des Lumières et quelle place Marivaux y occupe-t-il ?

1. La monarchie discréditée

Durant cinquante-cinq années (1660-1715), Louis XIV règne en maître absolu sur la France. L'échec de La Fronde en 1652 marque la soumission de la noblesse à la royauté. Le monarque sait attirer les grands du royaume à Versailles qui devient l'épicentre de la vie culturelle. Les nobles aspirent à être reçus au château pour obtenir les grâces royales. Souverain esthète, Louis XIV cultive le goût du luxe et de la magnificence, contribuant ainsi à l'épanouissement de la vie artistique. Pourtant la grandeur de la vie culturelle ne peut suffire à masquer les difficultés que rencontre le pays ruiné par les nombreuses

guerres. La France est envahie pendant la guerre de Succession d'Espagne (1701-1714). Le peuple souffre, épuisé par la misère et la famine dans lesquelles le plonge les ambitions belliqueuses de Louis XIV. De plus, l'influence de madame de Maintenon¹ que le roi a épousée secrètement en 1684, encourage la rigueur janséniste et plonge brusquement la cour dans l'austérité.

Le jansénisme est un mouvement religieux qui naît en 1640 après la publication d'un livre (*l'Augustinus*) de Jansénius, évêque d'Ypres. La doctrine janséniste affirme que l'homme est inexorablement voué à la damnation éternelle s'il n'est pas secouru par la grâce divine. Or seuls quelques privilégiés sont prédestinés à être des élus. Contrairement aux jésuites qui croient au libre arbitre et au rachat possible des hommes par leurs actions méritantes, les jansénistes affichent une conception très pessimiste de l'existence.

Joug devenu insupportable, la rigueur janséniste est balayée avec l'arrivée de la Régence du Duc d'Orléans, à la mort de Louis XIV (1715). Progressivement s'amorce le lent déclin de la monarchie. Le Régent et ses compagnons, appelés les roués, mènent une vie de débauche qui ternit l'image royale. Certes, à partir de 1720, le pays connaît un accroissement du commerce extérieur. Les produits venus des colonies (café, chocolat, bois précieux, tabac...) favorisent l'enrichissement des ports comme Marseille, Bordeaux, La Rochelle... Mais la France traverse une période critique notamment avec la ruine du « système » de Law, (voir la biographie). Le pouvoir de la Régence est de plus considérablement amoindri par la noblesse. C'est elle qui a permis l'accession au trône de Philippe d'Orléans en cassant le testament de Louis XIV qui avait choisi le duc du Maine pour lui succéder. Le Régent lui sera sans cesse redevable. L'arrivée de Louis XV, en 1723, n'améliore pas la situation du pays. Versatile et influencé par ses maîtresses successives (madame de Pompadour, madame de Châteauroux, madame du Barry), le roi gêne la liberté d'action de ses ministres.

2. Le renouveau des mentalités : coquetterie et libertinage

Les mentalités s'opposent avant tout à la morale rigoriste des jansénistes. On l'a dit, le Régent et les roués mènent une vie insouciant de débauchés. Le XVIII^e siècle est dans sa grande majorité porté vers la recherche du bonheur et

1. Madame de Maintenon est la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, un poète du XVI^e siècle. Elle épousa Scarron. À la mort de celui-ci, elle rencontra des difficultés financières. Elle accepta alors la charge de l'éducation des enfants de Louis XIV et de madame de Montespan, sa maîtresse. Elle inspira un tel amour à Louis XIV qu'il finit par l'épouser en secret en 1684. Son influence religieuse sur le royaume fut prépondérante.

des plaisirs. Le poème de Voltaire écrit en 1736, *Le Mondain*, reflète l'aspiration générale à l'épicurisme¹ et aux raffinements de la vie.

Volontairement provocateur, le poème voltairien fait de la quête hédoniste* une nécessité absolue. Aux valeurs religieuses et à l'ascétisme moral qui préconisent l'attente de la vie future dans la contrition, Voltaire oppose la doctrine épicurienne du *carpe diem*. Il faut cueillir le jour, l'instant présent et se délecter de la vie terrestre.

Les mœurs licencieuses touchent une partie de la société aisée. Il serait pourtant erroné de réduire les aspirations du XVIII^e siècle à la recherche forcée du plaisir. On doit plutôt parler d'un optimisme généralisé qui pousse les hommes à un libertinage raffiné. Les pièces de Marivaux reflètent ce monde ludique. La découverte d'une vérité intérieure se fait par l'intermédiaire du masque, du travestissement. On a d'ailleurs comparé les textes du dramaturge aux tableaux de Watteau, peignant une atmosphère légère (voir *Pélerinage à l'île de Cythère*, 1717).

Dans la première feuille du *Spectateur français*, Marivaux rapporte une anecdote de jeunesse. Âgé de dix-sept ans, il eut un entretien délicieux avec une jeune fille pleine de charme et de naturel. Quelques instants après l'avoir quittée, il revint sur ses pas chercher un gant qu'il avait oublié. Au comble de l'étonnement, il surprit cette jeune fille, en train de répéter devant son miroir les attitudes gracieuses qu'elle avait déployées pour lui. Désenchanté, il fit cette réflexion : « Ah ! mademoiselle, je vous demande pardon, [...] d'avoir mis jusqu'ici sur le compte de la nature des appas dont tout l'honneur n'est dû qu'à votre industrie [...] Je viens de voir les machines de l'Opéra. Il me divertira toujours, mais il me touchera moins² ».

Cette petite description de la vanité féminine, prise sur le fait, servira de modèle aux coquettes qui sont nombreuses, sur la scène marivaudienne. La coquette anticipe soigneusement les effets que ne manqueront pas de produire une beauté calculée à laquelle on donne le charme de l'improvisation. On reconnaît sans difficulté dans ce tableau le portrait d'Euphrosine à peine caricaturé par son ancienne esclave Cléanthis :

[...] Une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'absent souvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque tendrement la taille. C'est encore une finesse que cet habit-là : on dirait qu'une femme qui le met ne se soucie pas de paraître, mais à d'autres ! on s'y ramasse dans un corset appétissant, on y montre sa bonne façon naturelle ;

1. L'épicurisme est la doctrine du philosophe grec Épicure (environ 341-270 avant Jésus-Christ). Elle prône la recherche du bonheur.

2. *Le Spectateur français*, p. 118.

on y dit aux gens : regardez mes grâces, elles sont à moi, celles-là ; et d'un autre côté on veut leur dire aussi : voyez comme je m'habille, quelle simplicité ! il n'y a point de coquetterie dans mon fait. (scène 3)

Dans cette tirade, la double destination théâtrale* revêt toute son efficacité. À travers la vivacité des interjections de la servante, à travers l'ironie qu'elle marque, pointe le jugement du moraliste. **Marivaux déplore dans la coquetterie une attitude outrée, une finesse calculée qui singe le naturel.**

Mais la coquetterie est le signe d'une société qui, pendant les années Régence, transforme en profondeur les représentations de l'amour. La fin du règne de Louis XIV déstabilise les valeurs morales du royaume et le Régent, Philippe d'Orléans, avec sa compagnie de roués, offre l'exemple de la débauche. Temples discrets consacrés à l'amour, « les petites maisons », qui abritent les ébats licencieux des aristocrates et des courtisanes, emblématisent le libertinage des mœurs. Le libertinage désigne au XVIII^e siècle une attitude qui place l'amour sous les signes de la corruption, de la conquête et de l'érotisme. L'image du séducteur orgueilleux inspira des héros de romans tel Versac, dans *Les Égarements du cœur et de l'esprit*.

L'« amour-goût » domine les années Régence : les amants se choisissent et se quittent dans une recherche constante de la volupté. Le tableau de Watteau, *Le Pèlerinage à l'île de Cythère*, qui reflète en 1717 les délices des fêtes galantes devient l'icône libertine de « l'extrêmement bonne compagnie¹ ». Mais cet abandon au plaisir implique un jeu raffiné et pervers de la séduction entre coquettes et libertins dont la littérature se fait largement l'écho. Avec *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, Crébillon peint une société libertine à laquelle s'initie un jeune aristocrate : Meilcour. Celui-ci subira l'influence déterminante d'un petit-maître*, Versac, qui lui communiquera un magistral traité de libertinage. Plus tard dans le siècle (1782), Laclos décrit dans *Les Liaisons dangereuses*, une autre facette du jeu libertin avec la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont qui s'ingénient cruellement à flétrir l'innocence et les passions véritables.

Marivaux réprouve une telle philosophie du désir. Les personnages de son théâtre aiment sincèrement et veulent être aimés pour eux-mêmes. L'écrivain condamne à plusieurs reprises dans *Le Spectateur français*, le triomphe de l'inconstance. La seizième feuille donne lieu à de sévères réflexions sur le libertinage à partir d'une petite scène intime entre un cavalier et une élégante que le « spectateur », caché dans un bosquet, surprend : « Ma foi, Madame, a-t-il dit je n'ai pas cru la chose si sérieuse entre vous et moi ;

1. Dans *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, l'expression désigne la haute société aristocratique.

nous nous sommes plu, il est vrai, vous m'avez fait l'honneur de me trouver à votre goût, vous étiez fort du mien, je vous ai confié mes dispositions, vous m'avez dit les vôtres ; nous n'avons jamais fait mention d'amour durable. Si vous m'en n'aviez parlé, je ne demandais pas mieux ; mais j'ai regardé vos bontés pour moi comme les effets d'un caprice heureux et passager, je me suis réglé là-dessus¹... »

La frivolité et les grâces de l'entretien, même s'il est question de rupture, rappelle le petit tableau libertin qui évoque, par l'intermédiaire de Cléanthis, la tendre Euphrosine avec un cavalier : « ... Cette femme est aimable disiez-vous ; elle a les yeux petits ; et là-dessus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacités. Je riaais. Vous réussîtes pourtant, le cavalier s'y prit, il vous offrit son cœur... » (*L'Île des esclaves*, scène 3). La scène 6, avec une saveur parodique, construit un faux duo d'amour, entre Arlequin et Cléanthis, qui raille les habitudes aristocratiques. Dans ce carnaval, Arlequin s'en donne à cœur joie : « ah ! ah ! ah ! que cela va bien ! Nous sommes aussi bouffons que nos patrons, mais nous sommes plus sages » et plus loin : « premièrement, vous ne m'aimez pas, sinon par coquetterie, comme le grand monde ».

Cependant, comme le fait remarquer P. Steward, Marivaux reste fasciné par l'image délicate et sensuelle que compose la coquetterie à l'état naturel quand elle atteint ce qu'on pourrait appeler l'adorable féminin. C'est ce que nous découvrons à travers l'émerveillement de Léo dans *La Surprise de l'amour* (Acte I, scène 2) : « Elle a beau vous avoir dit qu'elle aime ; le répète-t-elle, vous l'apprenez toujours, vous ne le saviez pas encore : ici par une impatience par une froideur, par une imprudence, par une distraction, en baissant les yeux, en les relevant, en sortant de sa place, en y restant ; enfin c'est de la jalousie, du calme de l'inquiétude, de la joie, du babil et du silence de toutes couleurs. Et le moyen de ne pas s'enivrer du plaisir que cela donne ?... »

3. Théâtre et réalité : la condition des valets au XVIII^e siècle

Pour comprendre les enjeux du renversement et la nature de la revanche dans *L'Île des esclaves*, il importe de préciser le contexte social, en l'occurrence la condition des domestiques, dans lequel s'inscrit l'œuvre. Les domestiques sont nombreux, occupant diverses fonctions (valet, femme de chambre, cocher...) ils représentent huit à dix pour cent de la population citadine. Pour les maîtres, aristocrates ou grands bourgeois, l'importance

1. *Journaux et œuvres diverses*, p. 203.

de la domesticité est un signe majeur de distinction sociale. Nourris, blanchis, logés les serviteurs vivent en permanence dans la demeure des maîtres avec lesquels ils partagent parfois leur intimité. Dans tous les cas, ils effectuent un lourd service en échange d'une faible rémunération. Il est habituel de dire que les conditions d'existence sont médiocres, en fait elles varient selon le degré d'humanité du maître. Certains domestiques sont harcelés, insultés, battus. D'autres, surtout ceux qui assurent des fonctions de prestige, connaissent un sort plus enviable. La violence scandaleuse à l'égard des premiers s'expliquait en partie par le devoir d'éducation auquel étaient soumis les maîtres. Mais ce devoir était une pure fiction, sous prétexte de corriger les mœurs et d'extirper les vices de la « valetaille », il encourageait hypocritement à administrer de copieuses corrections. *L'Île des esclaves* dévoile cette pratique dans la première scène : « Mon cher patron, vos compliments me charment ; vous avez coutume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là ». On conçoit que dans ce contexte, le renversement opéré dans *L'Île des esclaves* fut reçu comme un divertissement subversif par le public aristocrate. La scène 3 se fait l'écho de ces mauvais traitements. Sans se faire prier Cléanthis décline par exemple les injures que sa maîtresse lui adresse en guise de noms : « Sotte, Ridicule, Bête, Butorde, Imbécile ». La réaction du personnage montre que le maître refuse d'accorder au domestique une valeur et une existence réelle. Le serviteur est considéré comme un objet et la pièce de Marivaux se réfère clairement à ce type de comportement, témoin encore la réplique d'Arlequin à la scène 3 : « ... je n'ai que des sobriquets qu'il m'a donnés ; il m'appelle quelquefois Arlequin, quelquefois Hé ». La coutume de l'époque tendait à dépersonnaliser les valets en leur attribuant des surnoms. Dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*, par exemple, Dorante qui joue le rôle d'un valet se présente sous le nom de Bourguignon. C'est par cette réduction de la personnalité à sa simple origine provinciale que le valet recevait ainsi le baptême de la domesticité. Le regard que porte le maître sur le valet est presque toujours méprisant et les situations d'humiliation sont quotidiennes.

Le statut social des domestiques se caractérise par la précarité. Ils sont soumis au bon vouloir, au paternalisme des maîtres qui décident de leur destin. Dans les faits, ils peuvent rester au service d'un seigneur ou d'un grand bourgeois pendant toute une vie. Mais ils peuvent aussi être remerciés sans ménagement. Aucun cadre social, juridique, syndical ne les protège. Les gages perçus constituent leur unique ressource et un renvoi les plonge dans la misère. Rousseau, à la fin du livre II des *Confessions*, raconte comment le renvoi d'une jeune servante, Marion, qu'il accuse à tort d'avoir volé un ruban, risque d'entraîner des conséquences dramatiques : « J'ignore ce que devint

cette victime de ma calomnie ; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à se bien placer. [...] Je ne regarde pas même la misère et l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'aie exposée. Qui sait, à son âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter¹ ? »

Dans les salons mondains de la capitale, il était de bon ton de s'émouvoir du sort des petites gens avec douceur et compassion. Cependant, sous l'impulsion de madame de Lambert, qui fait remarquer que la condition domestique s'est développée « contre l'égalité naturelle des choses », le débat s'élève au plan philosophique. Ce type de réflexion tend ainsi à questionner l'organisation sociale du régime avec son système de valeurs qui ravale le domestique au rang d'une simple marchandise. On perçoit nettement dans *L'Île des esclaves* l'influence de ce débat. Par-delà les différences sociales, Marivaux entend révéler, grâce au retournement de situation, le partage de la sensibilité. Au même titre que les maîtres distingués et raffinés, les êtres supposés vils et grossiers ont aussi une conscience d'individu sensible. **Le procédé du renversement à l'œuvre dans la pièce sépare l'homme de sa condition pour faire apparaître « l'égalité naturelle des choses ».**

Ce qui intéresse aussi Marivaux est de montrer la proximité entre maîtres et valets par des éléments, parallélismes et renversements, qui nouent une certaine forme d'intimité. Mais cette intimité est le ressort de la rivalité entre les protagonistes du jeu social. Sur la scène marivaudienne, le valet cherche à imiter son maître et donc à revendiquer une part de pouvoir. La représentation des valets dans le théâtre de Marivaux, du personnage d'Arlequin à celui de Dubois des *Fausse Confidences*, dessine, dans une faible mesure, l'émancipation des domestiques. Dans les premières pièces, les valets, souvent grossiers cherchent confusément à vivre « but à but » avec leurs maîtres. À l'autre bout du répertoire, l'image du valet s'infléchit significativement dans le sens de la cupidité, du calcul et de l'intelligence sociale.

Au service du maître le serviteur acquiert dès lors une habileté qui lui permet d'échapper provisoirement à l'état de servitude et c'est ainsi qu'il faut comprendre la tirade d'un autre valet de Marivaux, Trivelin, au début de *La Fausse Suivante* : « Que te dirai-je enfin ? Tantôt maître, tantôt valet ; toujours prudent, toujours industrieux, ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes gens par goût ; traité poliment sous une figure, menacé d'étrivières² sous une autre ; changeant à propos de métier, d'habit de caractère, de mœurs ; risquant beaucoup, réussissant peu³... »

1. *Les Confessions*, livre II, édition GF-Flammarion, p. 120.

2. Les étrivières sont les courroies qui retiennent les étriers à la selle.

3. *La Fausse Suivante*, acte I, scène 1.

En se glissant avec adresse dans la société, d'une condition à l'autre, le valet ambitieux tente de décoder le jeu social pour s'imposer envers et contre tous. Vu sous ce angle, le valet marivaudien annonce le Figaro de Beaumarchais, le célèbre serviteur qui, revendique en termes clairs l'égalité sociale : « Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier. Qu'avez vous fait pour tant de biens ? Vous êtes donné la peine de naître et rien de plus ; du reste, homme assez ordinaire, tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il n'a fallu déployer plus de science et de calcul pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes¹... »

II. LES LUMIÈRES

1. La pensée philosophique

On peut considérer que l'esprit philosophique s'éveille en France en 1685, date de la révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV. Le roi dénie aux protestants le droit d'exercer leur religion, droit qui leur avait été accordé par Henri IV en 1598 et qui mettait ainsi fin aux guerres de religion qui avaient ensanglanté le pays. La révocation de l'Édit est précédée d'une série de persécutions qui force nombre de sujets à s'exiler à l'étranger. Un esprit de contestation s'éveille alors. Autorités royale et religieuse seront progressivement remises en question. Un protestant poussé à l'exil, Pierre Bayle (1647-1706) ouvre la voie avec deux ouvrages : les *Pensées sur la comète*, en 1682 et un important *Dictionnaire historique et critique* en 1697. Bayle y condamne les superstitions, toutes les croyances erronées et prône l'esprit de libre examen. Il ridiculise entre autres une fable populaire qui considère les comètes comme des signes divins de mauvais présage. En 1686, Fontenelle, dans *L'Histoire des oracles*, démontre que toute idée préconçue doit être soumise à une analyse critique qui fera apparaître son invraisemblance. Dans un texte célèbre, il décrit l'admiration du peuple pour un enfant à la dent d'or. Après l'étude pratiquée par un orfèvre, on s'aperçoit que la dent est en réalité recouverte d'une fine feuille d'or. À travers cet exemple, Fontenelle veut expliquer que tous les préjugés, toutes les affabulations doivent passer au crible de l'analyse systématique.

1. Monologue de Figaro, *Le Mariage de Figaro*, Beaumarchais (1775), acte V, scène 3.